

Le monument est simple et digne ; sur le devant, le sol est recouvert de dalles de pierre et entouré d'une grille en fer. Au milieu de la façade, dans une niche, on voit le buste de Pestalozzi ; au-dessous on lit l'inscription suivante :

ICI REPOSE

HENRI PESTALOZZI ;

NÉ A ZÜRICH LE 12 JANVIER 1746,
MORT A BRUGG LE 17 FÉVRIER 1827.

» Sauveur des pauvres à Neuhof, à Stans père des orphelins, à Berthoud et à Munchenbuchsée, fondateur de l'école populaire, à Yverdon éducateur de l'humanité, homme, chrétien, citoyen. Tout pour les autres, pour lui rien. Paix à ses cendres !

A NOTRE PÈRE PESTALOZZI
L'ARGOVIE RECONNAISSANTE.

ques et les protestants forment deux familles séparées. On doit y joindre une école normale propre à former des directeurs pour des institutions semblables, et un établissement destiné à régénérer les enfants vicieux.

La Suisse romande aurait dû avoir aussi sa *fondation Pestalozzi*. Un appel daté d'Yverdon avait été bien accueilli, et le succès paraissait assuré ; mais dans le canton de Vaud, par suite de la révolution de 1845 et de la démission des pasteurs, les partis étaient tellement hostiles que chacun d'eux voulait avoir la direction de l'établissement, se défiant de la tendance politique et religieuse de l'autre parti. C'est pourquoi il fut impossible de s'entendre, et l'entreprise échoua.

CHAPITRE XVII

Les derniers écrits de Pestalozzi.

Le Chant du cygne ; Mes destinées ; Discours lu à Langenthal.

Nous n'avons pas voulu interrompre le triste récit qu'on vient de lire, pour rendre compte des ouvrages écrits par Pestalozzi pendant les deux dernières années de sa vie ; ce sont : *Le Chant du Cygne ; Mes destinées ;* et le *Discours* prononcé à Langenthal comme président de la Société helvétique.

Le Chant du Cygne et les *Destinées* ne devaient former qu'un seul ouvrage ; mais bientôt l'auteur comprit qu'il fallait les séparer, et il eut cent fois raison : le premier aurait beaucoup perdu à être mêlé avec le second.

On trouve, dans la biographie de Pestalozzi par J. Paroz, un résumé intéressant du *Chant du cygne*, sous la forme d'un discours mis dans la bouche de Pestalozzi ; mais une pareille recomposition a nécessairement quelque chose de trop factice, de trop arbitraire pour laisser une pleine indépendance au jugement du lecteur. Nous croyons qu'il vaut mieux y renoncer et laisser parler l'auteur lui-même. C'est par une suite de citations renfermant toutes les idées principales que nous chercherons à faire connaître ce suprême appel que l'octogénaire adressait en vain à ses contemporains, mais dont la postérité pourra profiter.

LE CHANT DU CYGNE, PAR H. PESTALOZZI ¹

PRÉFACE

« Depuis un demi-siècle, j'ai cherché avec une activité infatigable à simplifier l'instruction élémentaire du peuple, et à lui donner une marche conforme à celle que suit la nature pour développer et perfectionner les forces de l'homme. Et pendant tout ce temps, malgré ma faiblesse, j'ai travaillé dans ce but avec un zèle ardent. Il est vrai que mon inhabileté s'est montrée souvent dans la conception et dans l'exécution de mes entreprises, et qu'elle m'a attiré des chagrins infinis. Mais jusqu'ici je les ai supportés avec une patience inaltérable et sans jamais interrompre mes sérieux efforts pour atteindre mon but.

» Pendant une pareille vie, il est impossible que je n'aie pas fait des expériences importantes sur l'objet de mes recherches, et que je ne sois pas parvenu à quelques résultats auxquels les amis de l'humanité et de l'éducation ne sauraient rester indifférents.

» J'ai maintenant quatre-vingts ans; à cet âge un homme a tort s'il ne se considère pas chaque jour comme à son lit de mort. Je l'ai senti depuis quelque temps plus que jamais, c'est pourquoi je n'ai pas voulu tarder davantage à rendre compte au public, avec toute la clarté et la précision dont je suis capable, non seulement de ce qui a réussi, mais encore de ce qui a échoué dans mes expériences. Voilà pourquoi j'ai donné à cet écrit le titre qu'il porte.

» Amis de l'humanité ! prenez-le pour ce qu'il est, et n'exigez pas de moi sous le rapport littéraire plus que je ne puis donner. Ma vie n'a produit rien de complet, rien d'achevé; mon écrit ne peut non plus vous offrir rien de complet, rien d'achevé. Tel qu'il est, accordez-lui un examen attentif; et dans tout ce que vous y reconnaîtrez de propre à faire le bien des hommes, donnez-lui le bienveillant concours que mérite l'objet lui-même, indé-

¹ 13^e vol. de l'édition Cotta, Stuttgart et Tubingen, 1826, et le 14^e vol. de l'édition Seyffarth. Brandenburg 1872.

pendamment de la valeur de mes efforts personnels; je ne désire rien autant que d'être mis de côté et remplacé par d'autres pour tout ce que d'autres entendent mieux que moi, afin que ceux-ci servent l'humanité mieux que je n'ai pu le faire.

» Je ne sais s'il est nécessaire d'ajouter qu'un homme de mon âge se répète souvent et volontiers, et que, près de sa fin, même sur son lit de mort, il ne peut assez se répéter ni se rassasier de parler des choses qui lui tiennent au cœur, jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir. Mais personne ne le trouve mauvais; en général on en est plutôt touché. A mon âge et dans ma position, j'espère donc qu'on me pardonnera, si dans ces feuilles je me répète trop souvent, et si j'y oublie bien des choses qui devraient s'y trouver, et qu'en d'autres circonstances je n'aurais point omises.

» Quant à ceux qui désireraient avoir une connaissance plus complète de mes essais pédagogiques pendant la durée de mes instituts d'éducation, je dois les prier de lire l'histoire de ces entreprises, laquelle paraît en même temps que le présent volume. »

I. (Passages extraits des pag. 1-9.)

« Examinez tout, et retenez ce qui est bon ! et si quelque chose de meilleur a mûri en vous, ajoutez-le en toute vérité et avec amour à ce que j'essaye de vous donner ici en toute vérité et avec amour !

» L'idée de l'éducation élémentaire, à laquelle j'ai consacré ma vie, consiste à rétablir la marche de la nature, dans le développement et le perfectionnement des dispositions et des forces du genre humain.

» Mais qu'est-ce pour nous que la nature humaine ? C'est essentiellement ce qui distingue l'homme de l'animal; c'est ce qui doit prédominer, ce qui doit avoir le pas sur tout ce que l'homme a de commun avec les animaux. L'éducation élémentaire doit donc s'attacher à développer le cœur humain, l'esprit humain et l'art humain, de manière à soumettre la chair à l'esprit.

» Pour travailler à ce développement, on sent qu'il y

a une marche à suivre, que cette marche doit être celle de la nature, et qu'elle est régie par des lois immuables.

» En effet, les diversités qui nous frappent parmi les hommes, si grandes qu'elles soient, ne contredisent point l'unité de la nature humaine, ni l'universalité des lois qui régissent son développement.

» Ces lois s'appliquent à l'ensemble des dispositions de l'homme, à son cœur, à son esprit et à son savoir-faire; elles y maintiennent une harmonie indispensable. Un moyen éducatif qui ne met pas en œuvre tous ces éléments, n'excite et ne favorise qu'un développement partiel; il n'est pas conforme à la nature; il ne produit que des résultats apparents et trompeurs; il est comme l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit; il compromet l'harmonie du développement naturel; il n'exerce qu'une influence funeste.

» L'idée de l'éducation élémentaire exige l'équilibre des forces; et l'équilibre des forces exige le développement naturel de chacune d'elles. Chaque force se développe selon les lois particulières de sa nature, qui ne sont pas les mêmes pour le cœur, pour l'esprit et pour le corps.

» Néanmoins toutes les forces humaines se développent par le simple moyen de l'*usage*. L'homme développe le fondement de sa vie morale, c'est-à-dire l'amour et la foi, par la pratique de l'amour et de la foi; le fondement de sa vie intellectuelle, c'est-à-dire la pensée, par la pratique de la pensée; le fondement de sa vie industrielle, c'est-à-dire le pouvoir de ses sens et de ses muscles, par la pratique de ce pouvoir.

» L'homme est porté, par la nature même des forces qui existent en lui, à les employer, à les exercer, à leur donner tout le développement, toute la perfection dont elles sont susceptibles. Ces forces n'existent d'abord qu'en germe, et le désir de les exercer s'augmente à chaque essai couronné de succès. Mais ce désir d'exercer les forces est diminué, sinon éteint, par chaque essai malheureux, surtout si l'homme souffre de cet échec.

» L'idée de l'éducation élémentaire consiste à régler l'exercice des forces de manière que chaque essai réus-

sisse, qu'aucun n'échoue, non plus pour les forces morales que pour les forces intellectuelles et pour les forces physiques.

» Les moyens naturels de cette éducation de l'enfance se trouvent dans l'amour, la foi, la sollicitude des parents, éclairée par les conquêtes du genre humain dans toutes les sphères de son activité.

» Cette marche de la nature est sainte et divine dans son principe; mais abandonnée à elle-même, elle est troublée et égarée par la prédominance des instincts de l'animalité qui est dans l'homme. Notre devoir, le vœu de notre cœur, le but de notre piété et de notre sagesse, doit être de la maintenir vraiment humaine, c'est-à-dire de la vivifier par l'élément divin qui est en nous.

» Voyons maintenant quels sont les moyens naturels et fondamentaux du développement humain, sous les trois rapports de la vie morale, de la vie intellectuelle et de la vie industrielle. »

II. LA VIE MORALE. (Pag. 9-15.)

« Les premiers soins de la mère pour son enfant concernent ses besoins physiques, elle les satisfait avec une constante sollicitude; elle jouit de son bien-être; elle lui sourit avec amour, et l'enfant lui répond par un sourire de reconnaissance, de confiance et d'amour; ce sont les premières manifestations du développement moral et religieux.

» Mais il y faut chez l'enfant la tranquillité que procurent des besoins satisfaits; cette tranquillité de l'âme est une condition essentielle du développement moral. Lorsqu'elle est remplacée par l'inquiétude et l'agitation, alors disparaissent la reconnaissance, la confiance et l'amour, et l'on voit surgir à leur place de mauvaises passions, des passions égoïstes, soit orgueilleuses, soit sensuelles.

» Ce défaut de tranquillité d'âme chez l'enfant provient souvent de ce que ses besoins ne sont point assez promptement satisfaits; alors l'attente devient pour lui une souffrance qui l'irrite; puis quand arrive enfin la satisfaction trop attendue, elle ne trouve en lui qu'un violent instinct pour assouvir les besoins de sa nature animale,

et non plus la douce et paisible jouissance qui éveille en lui la reconnaissance, la confiance et l'amour.

» Ce défaut de tranquillité d'âme chez l'enfant, provient souvent aussi d'une cause tout opposée, savoir de l'excès des soins par lesquels on cherche à lui procurer des jouissances, en prévenant ses besoins, en excitant son orgueil ou sa sensualité. Alors, au lieu de se borner à satisfaire ses vrais besoins, on excite en lui la convoitise, et celle-ci ne lui laisse aucun repos. Puis, comme sa convoitise ne peut être toujours satisfaite, l'enfant est nécessairement exposé à des déceptions, à des refus qui l'aigrissent et qui arrêtent tout développement des bons sentiments dans son cœur.

» Une bonne mère cherche à éviter également ces deux manières de troubler la tranquillité d'âme de son enfant; elle y parvient par sa tendresse, par le tact que lui donne naturellement son instinct maternel; elle y est puissamment aidée par les circonstances ordinaires de la vie dans une honnête médiocrité.

» Malheureusement il arrive, trop souvent encore, que la tendresse d'une mère est paralysée par le vice, que son tact est faussé par l'erreur et les préjugés, que les circonstances de la vie sont, ou assez dure pour empêcher de satisfaire chaque besoin de l'enfant dès qu'il paraît, ou assez faciles pour donner la tentation de les prévenir, de les dépasser, et de faire naître en lui des besoins factices.

» Lorsque la sollicitude maternelle réussit à maintenir la tranquillité d'âme de l'enfant, ce bienfait s'étend à toutes les relations de famille; le père, les frères, les sœurs y participent. Le foyer domestique est alors un foyer de vie morale et religieuse; rien n'altère la confiance de l'enfant pour ses parents; il aime ce que ceux-ci aiment, il croit ce qu'ils croient; il adore leur Dieu et leur Sauveur.

» Mais quand cette tranquillité manque dès le berceau, alors toute la vie de famille en est troublée; le foyer domestique n'est plus un sanctuaire de paix et de bonheur, et l'on voit disparaître son heureuse influence pour le développement des sentiments moraux et religieux. »

III. LA VIE INTELLECTUELLE. (Pag. 15-23.)

« Le point de départ de la pensée est l'intuition, c'est-à-dire l'impression immédiate que le monde fait sur nos sens intérieurs et extérieurs. Ainsi le *pouvoir de penser* se forme et se développe tout d'abord par les impressions du monde moral sur notre sens moral, et par celles du monde physique sur nos sens corporels.

» Ces impressions, perçues par l'entendement de l'enfant, lui donnent ses premières idées, et en même temps le désir de les exprimer, d'abord par la pantomime, puis par la parole.

» Pour parler, il faut avoir d'abord des idées, puis des organes assouplis et exercés. On ne peut parler clairement et exactement que de ce qu'on a éprouvé, vu, entendu, senti, goûté ou touché d'une manière claire et exacte.

» Pour apprendre à parler à l'enfant, il faut donc d'abord lui faire éprouver, voir, entendre, etc., beaucoup de choses, et surtout des choses qui lui plaisent, afin qu'il y mette volontiers son attention; il faut les lui faire observer avec ordre, et chacune d'elles, jusqu'à ce qu'il la connaisse bien; en même temps, il faut constamment l'exercer à rendre ses impressions par le langage. C'est ce que fait une bonne mère pour son enfant qui commence à parler.

» Plus tard, une langue étrangère, ou une langue morte, peut s'apprendre autrement: d'abord parce que les organes de la parole sont déjà exercés, puis parce que les idées intuitives sont déjà acquises, enfin parce qu'alors la langue maternelle de l'enfant lui offre un point de comparaison.

» Pour que l'enfant apprenne à comparer, à juger ce qu'il connaît, il faut encore que le pouvoir de sa pensée soit exercé sur deux éléments spéciaux des connaissances humaines qui sont le *nombre* et la *forme*.

» Les éléments fondamentaux qui servent à développer la *force de la pensée* sont donc le *langage*, le *nombre* et la *forme*; l'art de l'éducation doit les présenter à l'enfant

dans la plus grande simplicité, et en suivant un ordre psychologique et progressif. »

Pestalozzi place ici la phrase suivante, qu'il avait écrite en 1824, et qui montre que le vieillard avait conservé des illusions jusqu'à la fin :

« Ce qui a été fait d'abord à Berthoud, puis plus complètement à Yverdon, pour l'étude élémentaire du nombre et de la forme, a suffi pour faire durer ce dernier établissement malgré toutes ses causes de ruine; et maintenant qu'il paraît près de finir, grâce à cette étincelle je puis en espérer encore beaucoup. »

IV. LA VIE INDUSTRIELLE. (Pag. 23-26.)

« L'art, la pratique, le savoir-faire par lequel l'homme peut réaliser au dehors ce qu'il a conçu au dedans de lui, pour sa vie individuelle, pour sa vie de famille, pour sa vie sociale, voilà ce que nous nommons la vie industrielle. Quels sont ses éléments fondamentaux? Comment se développent-ils?

» La vie industrielle a deux éléments; l'un intérieur est la force de la pensée; l'autre extérieur est l'habileté pratique, celle des sens et des membres. Pour être complètement bienfaisante, elle exige le concours harmonique du développement du cœur, de l'esprit et du corps. Nous avons déjà parlé des deux premiers, il nous reste à examiner les éléments fondamentaux du développement corporel.

» De même qu'il faut des exercices élémentaires relatifs au nombre et à la forme pour constituer une gymnastique intellectuelle, de même il faut des exercices élémentaires d'art, de travail, de pratique pour constituer une gymnastique corporelle qui mette l'homme en état de réussir dans sa vie industrielle. L'apprentissage professionnel n'est qu'une spécialité de cette gymnastique.

» De même que nos forces morales et intellectuelles sont portées naturellement à se mettre en œuvre, et par là donnent à l'homme de l'attrait pour ce qui les ex-

erce, de même nos forces industrielles demandent naturellement à s'appliquer, et nous donnent ainsi de l'attrait pour tout exercice qui les développe.

» L'instinct physique qui nous porte à exercer nos sens et nos membres appartient généralement à notre nature animale, et notre art n'a guère besoin de le développer. Mais cet instinct doit être subordonné aux éléments moraux et intellectuels qui constituent l'excellence de la nature humaine; et cette subordination est l'œuvre essentielle de l'éducation.

» L'exercice des forces physiques dans leur subordination aux forces morales et intellectuelles, voilà ce que produit naturellement la discipline d'une vie de famille laborieuse et bien ordonnée.

» Cet exercice varie énormément selon les circonstances particulières de chaque famille; mais au sein de cette diversité se retrouve la loi générale du développement des forces humaines. Ainsi, l'enfant commence toujours par fixer son attention, il observe; ensuite il imite, d'abord servilement, puis avec plus de liberté; enfin l'invention arrive, et il produit spontanément. »

V. MON IDÉE DE L'ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE. (Pag. 26-137.)

• Elle consiste à développer, selon la loi naturelle, les diverses forces de l'enfant, forces morales, forces intellectuelles et forces physiques, avec la subordination nécessaire à leur véritable équilibre.

» Cet équilibre, lui seul, produit une vie tranquille, heureuse, et qui concourt au bien général. La piété, la foi, l'amour, portent l'homme à la tranquillité, et en sont la condition. Sans ces vertus, le plus grand développement de l'esprit, de l'art, de l'industrie, n'amène aucun repos, et laisse l'homme plein de trouble, d'agitation et de mécontentement.

» Comme individu, l'homme qui manque de cette tranquillité sent ordinairement sa misère et sa faiblesse. Mais comme membre de la masse, du parti, de la secte, il ne sent plus son état, il se fait illusion, il s'étourdit. Il se

croit fort de la force de tous, habile de l'habileté de tous. La foi à la majorité, au parti, à la secte, lui tient lieu de foi individuelle; son esprit de corps lui tient lieu de vertu; l'opinion collective lui tient lieu de vérité.

» L'esprit de corps, soit religieux, soit politique, vient plutôt de la chair que de l'esprit; l'éducation élémentaire le corrige et l'atténue en développant les forces individuelles dans leur harmonie, et dans leur direction vraiment religieuse.

» Maintenant, je considère l'idée de l'éducation élémentaire sous le rapport de l'ensemble des moyens d'enseignement qu'elle exige. D'après sa nature, elle demande en général la plus grande simplification de ces moyens; et ce fut là le point de départ de tous les travaux pédagogiques de ma vie. Au commencement de ces travaux, je ne voulais pas autre chose; je ne cherchais qu'à rendre les moyens ordinaires de l'enseignement du peuple tellement simples qu'on pût les employer dans la chambre de chaque famille. C'est ainsi que je m'efforçai d'organiser, pour chaque branche de savoir ou de talent populaire, des séries d'exercices, dont le point de départ était à la portée de tous, dont l'enchaînement sans saut ni lacune, mettant toujours en œuvre les forces de l'enfant sans les épuiser, constituait un progrès continu, facile et attrayant, et où le savoir et son application restaient toujours intimement liés.

» Il existe des lois générales du développement des forces humaines et de leur application dans toutes les directions de leur activité; mais il y a aussi une grande diversité dans les moyens de leur développement, selon les objets auxquels elles s'appliquent, et selon la position, les facultés et le caractère des individus.

» Le devoir de l'éducation élémentaire est de concilier ces diversités avec la loi naturelle et générale, et de réaliser le vrai développement des forces, quels que soient les moyens particuliers de leur application. Elle y parvient en donnant à chaque pas de l'enfant quelque chose de complet et d'achevé, avant de lui laisser faire un pas nouveau. Ainsi l'élève contracte l'habitude et le besoin de faire bien ce qu'il fait, de tendre à la perfection, non

seulement pour son instruction, mais encore pour l'œuvre de sa vie entière.

» Avant d'exposer les conséquences de ce point de vue, je veux examiner une question : *L'idée de l'éducation élémentaire* n'est-elle pas un rêve? Est-elle le fondement d'une œuvre praticable? Et de toutes parts j'entends qu'on demande : *Où est-elle vraiment réalisée?*

» Je réponds : Partout et nulle part. Partout d'une manière partielle; nulle part d'une manière complète.

» Elle n'existe nulle part comme méthode organisée et appliquée à tout. Il n'y a pas une école, pas un institut, dont l'organisation entière soit *élémentaire*.

» Le savoir et le talent du genre humain, ceux même de ses représentants les plus élevés et les meilleurs, sont et resteront toujours incomplets et fragmentaires. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de circonstances qui permettent la réalisation complète de cette grande idée (*éducation élémentaire*). La nature humaine y oppose un obstacle insurmontable : la faiblesse de notre cœur et de notre esprit, dont l'élément divin est soumis aux mouvements d'une chair périssable, lesquels ne nous laissent atteindre en rien une perfection absolue. Et ce qui est vrai de l'œuvre de chaque homme en particulier, l'est bien plus encore d'une œuvre collective pour l'éducation du genre humain. Jamais une institution, quelles que soient ses ressources de tout genre, ne pourra réaliser, répandre et faire accepter à un pays une méthode élémentaire d'éducation et d'instruction, générale, complète et pratique. Sous ce rapport, l'idée n'est pas réalisable, elle n'est qu'un rêve.

» Et cependant, elle a déjà été réalisée partiellement, non seulement dans des instituts et des écoles, mais aussi dans des familles; elle a déjà produit beaucoup de bien, beaucoup de progrès. En tout temps et en tout pays, elle a été la condition et le moyen du développement harmonique des forces de l'homme et de la suprématie de l'esprit sur la chair. Elle est la condition et le moyen de la vraie civilisation, du perfectionnement de l'humanité, perfectionnement qui est notre tâche essentielle et nécessaire, à laquelle nous ne renoncerons jamais, et qu'il ne

nous est pas permis de déclarer impossible. Sous ce rapport, l'idée de l'éducation élémentaire n'est plus irréalizable, elle n'est plus un rêve, et nous devons la poursuivre sans relâche, comme nous devons poursuivre le bien, la perfection.

» Mon idée de l'éducation élémentaire m'a été suggérée par le spectacle des maux que je voyais résulter autour de moi de la routine qui présidait à l'éducation. Partout une marche contraire à celle de la nature; partout la prédominance de la chair sur l'esprit et l'élément divin relégué dans l'ombre; partout l'égoïsme et les passions pris pour mobiles; partout des habitudes machinales au lieu d'une spontanéité intelligente.

» Je n'avais de force en moi que celle d'un cœur plein de compassion et d'amour pour mes semblables; j'étais très faible d'esprit, de talent et de savoir-faire. J'avais contre moi les institutions et les habitudes, la paresse, les intérêts et les passions des habiles. J'étais dans la position d'un enfant qui veut lutter contre des hommes faits.

» L'idée que je considérais comme ma force n'était qu'un rêve. Cependant, elle n'est pas un rêve en tout et partout; elle n'est un rêve que dans la mesure de l'aveuglement et de l'endurcissement des hommes dominés par la routine, par l'égoïsme, par l'indifférence pour le progrès et pour les intérêts spirituels de l'humanité. Cette idée a cessé d'être un rêve dans certaines de ses applications et pour certains esprits; plus la civilisation avancera, moins elle sera un rêve; elle deviendra une réalité de plus en plus générale, sans jamais atteindre sa perfection absolue.

» *C'est la vie qui éduque.* Voilà le principe qui m'a guidé dans tous mes essais d'éducation élémentaire. Voyons quels sont les résultats de cette expérience, sous le rapport moral, sous le rapport intellectuel et sous le rapport industriel.

» a) Sous le rapport moral, l'éducation élémentaire se rattache à la vie de famille en ce qu'elle trouve tous ses moyens dans l'amour maternel, paternel et fraternel, sentiments naturels et instinctifs que Dieu a donnés à

l'humanité, et qui sont éternellement les points de départ de l'amour et de la foi, c'est-à-dire de toute moralité et de toute religion. Dans notre institut, il est vrai, nos expériences ne prenaient pas l'enfant au berceau. Et cependant la simplicité de nos moyens nous aurait permis de les employer sous le rapport moral à un âge beaucoup plus tendre que celui des élèves qu'on nous confiait. L'enfant aime et croit, avant de penser et d'agir; l'influence de la vie domestique le captive, l'élève au sentiment intérieur de sa force morale. Ce que notre expérience nous permet de dire avec une entière certitude, et ce dont bien des nobles cœurs ont été réjouis comme nous, c'est que nos moyens d'éducation élémentaire, qui mettaient chaque enfant en état de transmettre à d'autres son petit savoir et son petit talent, ont montré de mille manières au milieu de nous leur puissance pour le développement moral; ils ont fait régner dans notre maison une confiance et un amour fraternel, que la marche artificielle et contre nature de l'éducation ordinaire rend presque impossibles.

» b) Sous le rapport intellectuel, c'est encore la vie qui éduque, car la vie développe successivement le pouvoir d'intuition, le pouvoir de parler et le pouvoir de penser.

» Le pouvoir d'intuition, par l'observation, par l'expérience, fournit les idées et les sentiments.

» Le pouvoir de parler se développe par l'exercice; il rend l'enfant capable de se faire comprendre et de comprendre les autres. Le *savoir parler* ne procède pas de la connaissance de la langue; c'est au contraire la connaissance de la langue qui procède du *savoir parler*.

» La parole procède de la vie, et elle est pour la vie; c'est pourquoi son développement varie selon les divers états sociaux des familles. Les moyens d'enseignement et d'exercice doivent donc varier aussi, pour se proportionner aux ressources et aux besoins de la vie terrestre. Mais il est pour nous des besoins qui exigent un développement de la parole beaucoup plus étendu et plus relevé: l'homme ne vit pas de pain seulement; chaque enfant a besoin d'un développement religieux; chaque